

Son dernier mot, lorsque, arrêté, il se frappe de son épée, respire le même orgueil farouche :

Vois ce char triomphal, vois le peuple romain
 Unanime à m'offrir dans son deuil grandiose,
 Ce que tu n'auras pas, chrétien, l'apothéose !....
 A genoux, tous ! Reçois mon dédain pour adieu
 Et règne en paix ! Tu n'es qu'empereur....
 Je suis dieu !

La pièce n'ayant pas encore été imprimée, il est difficile, après une simple audition, de porter sur l'œuvre un jugement définitif. Aussi serai-je sobre dans mes critiques.

De son propre aveu, l'auteur s'est proposé pour thèse : « L'idéal grec transmis à la Gaule devenue chrétienne, à travers et malgré la tyrannie des Césars romains. » Or, si un drame tiré de l'histoire peut et doit même apporter un enseignement, il est presque toujours dangereux de vouloir le transformer en pièce à thèse. Et, dans le cas présent, il y a ceci de fâcheux que le représentant de l'idée païenne et du césarisme montre un caractère plus haut et fait preuve de plus de logique que l'indécis Constantin.

Une seconde remarque, c'est que l'auteur a voulu donner une égale importance à tous les rôles. Ce procédé, contraire aux règles de l'art scénique et de l'art en général, et que ne justifie nullement ce qui se passe dans la réalité, produit parfois des effets contraires à ceux qu'en attendait le poète. Il aurait dû surtout, pour le rôle de l'eunuque Glabérius, se souvenir que Shakespeare n'accorde aux bouffons qu'une place très accessoire dans ses tragédies.

Quant aux vers de M. Mouzin, ils appartiennent, je l'ai dit, à l'école moderne : rimes recherchées et riches, enjambements voulus, avec un certain respect, toutefois, pour la